

UN GRAND ASTROLOGUE



Vers la fin novembre, plusieurs journaux parisiens étaient épars devant moi ; au hasard, je prends l'un d'eux et l'ouvre.

Un article sensationnel : « Ainsi parlent les Astres » occupait la 4^e page. J'allais distraitemment passer à autre chose, quand, en un éclair, je vis, en tête de la dernière colonne, un nom qui fulgura dans mon cerveau. Ce nom était celui de J.-B. Roche. Je me mis à lire avec une sincère dévotion.

Je passe sur les prédictions présentées au lecteur, puisque, d'ici à quelques mois, nous en aurons vu l'accomplissement ou le fiasco. Je m'empresse de le dire, du reste, elles sont basées sur des précisions et des calculs astronomiques qui emportent un minimum de crédibilité non négligeable.

J'arrive au passage qui m'avait frappé, le voici :

« Je fus amené à faire la connaissance du grand astrologue de cette ville (Lyon), J.-B. Roche. Il me donna sur moi-même, mon caractère et mon passé, des précisions qui me stupéfièrent. Ecrivant les biographies de Krüger et de Pierre Laval, je fus amené ainsi à lui demander des renseignements qui, à l'épreuve, se révélèrent non moins exacts. »

Je m'arrête. Ma pensée s'envole vers un passé lointain à la fois et tout proche. Je revois la tête de mousquetaire et le bon regard de J.-B. Roche, mon ami mort depuis quatre ans déjà. Devant mes yeux embués se dresse la colline de la Croix-Rousse et j'aperçois le cimetière de Caluire où il dort son dernier sommeil.

Mieux que tout autre, je le sais, l'épithète de grand astrologue, accolée à son nom, n'est pas une vaine flatterie ou une exagération coutumière à l'amitié. Roche, certes, n'avait pas cette culture générale brillante susceptible de se substituer parfois à la profondeur de l'esprit, mais sa science astrologique, comme celle des Morin et des Cardan, était sûre, et il était doué d'un don extraordinaire de divination et d'interprétation.

Pour illustrer ce jugement, je vais, ici, rapporter deux faits, connus et contrôlés par diverses personnes encore vivantes, elles pourraient en témoigner, le cas échéant. Le premier est d'ordre général, le second m'est particulier et je m'en excuse par avance.

En février 1914, un cénacle littéraire, philosophique et surtout amical, « *l'Attique* », tenait ses assises dans un petit sous-sol de la place de la Comédie, à Lyon. Autour d'une table ronde, nous étions une vingtaine au moins, discutant d'avenir, d'altruisme et de fraternité universelle, car la plupart de nous étaient des moins de 35 ans.

Je revois encore la scène : sur la table quelques bouteilles de beaujolais, au plafond un lustre antédiluvien, partout des visages souriants et jeunes. Soudain Roche se lève et dit : « Mes chers amis, vous parlez d'avenir et de fraternité, ne vous laissez pas emporter par votre imagination généreuse.

Jusqu'à ce jour je n'ai pas voulu vous parler de mes craintes, mais elles ont pris corps, je suis fixé. Avant six mois nous aurons la guerre, elle sera terrible, jamais on n'aura vu encore pareille calamité. » Il y eut un moment de stupeur, puis de tout côté fusèrent les dénégations. La guerre cette atrocité ! — Allons donc. — C'est impossible. — Et Roche ajouta : « J'ai pressenti depuis longtemps, j'ai calculé, il faudrait un miracle de la sagesse humaine pour éviter le désastre ! » Hélas ! il avait raison contre nous. Moins de six mois plus tard nous nous échelonnions, face à la frontière, de l'Alsace à Charleroi. Plusieurs ne sont pas revenus, d'autres furent meurtris dans leur chair et jamais plus « *l'Attique* » ne s'est réuni dans son sous-sol lyonnais.

Deux ans auparavant, pendant l'été de 1912, j'allais rendre visite à Roche dans son cabinet de la rue Confort, comme il m'arrivait souvent. Il était seul. Nous causons un moment, puis il me dit : « Il me faut jeter un coup d'œil sur ton horoscope ; depuis quelque temps, je sens un danger rôder autour de toi. » Aussitôt, il fait tourner sa sphère céleste, aligne des chiffres et des signes planétaires, se penche sur ses tables de positions — ses barrèmes comme je les appelais pour plaisanter. — Il relève la tête et : Ne fais jamais de politique, prononce-t-il. — Ah ! pourquoi ? — Je vois

dans ta vie, vers l'âge de trente-cinq ans, des troubles sanglants, des luttes. Il y a là comme des barricades ; tu es debout sur l'une d'elles, un coup de feu part et tu tombes blessé au bras gauche..., peut-être pis encore. Je restais coi une minute, puis, souriant, je lui répondis : Rassure-toi, je ne fais pas de politique et je n'en ferai probablement jamais.

Ce fut tout et nous oubliâmes l'un et l'autre cet épisode.

Quatre ans s'écoulèrent et, presque jour pour jour, le 8 juillet 1916, j'étais dans la Somme, en face d'Hardecourt-aux-Bois. L'heure H avait sonné pour le 146^e R. I. ; après une avance de plusieurs kilomètres et la prise de deux systèmes de tranchées, nous arrivons sur le troisième. Nous partons d'un seul élan, je grimpe, j'arrive au sommet du talus et, brusquement, sans savoir ni pourquoi ni comment, je me retrouve en bas. Je me tâte et j'aperçois mon bras gauche qui pendait comme une loque sanglante le long de mon corps.

Je pus, par des prodiges d'équilibre entre les trous d'obus et les cratères de mines rejoindre le premier poste de secours où je m'écroulai sur une civière. Je me réveillai sur un lit d'hôpital et, pendant treize mois, j'ai pensé plus d'une fois à la prédiction jadis accueillie avec quelque scepticisme.

Je n'eus pas raconté ces choses pendant la vie de Roche, j'aurais blessé sa modestie ; je le fais maintenant qu'il est mort.

Repose en paix, ami, nous sommes plusieurs encore à conserver ta mémoire et à communier avec toi dans l'Idéal.

C. CHEVILLON.

